



HAL
open science

Désidérialisation et désinvestissement : la pulsion de mort à l'adolescence

Nicolas Rabain

► **To cite this version:**

Nicolas Rabain. Désidérialisation et désinvestissement : la pulsion de mort à l'adolescence. Xème Colloque International de la SIPP : "La pulsion de mort ici et ailleurs", Apr 2018, Paris, France. hal-02533831

HAL Id: hal-02533831

<https://hal.science/hal-02533831>

Submitted on 6 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Désidéalisation et désinvestissement : la pulsion de mort à l'adolescence »

La pulsion de mort ici et ailleurs

X^{ème} Colloque International de la SIPP – samedi 7 avril 2018

Nicolas Rabain¹

On m'a demandé de présenter un travail sur la pulsion de mort à partir de la clinique contemporaine de l'adolescence. Aussi, j'interrogerai ici **de la pulsion de mort à l'œuvre pendant le travail de désidéalisation et de désinvestissement des objets parentaux**. Nous allons ainsi la question de la **séparation à l'adolescence**, tel un processus qui aboutit *in fine* à l'investissement d'objets de substitution. Pour ce faire, nous adopterons une approche principalement *intrapsychique* où les objets parentaux seront pris en compte en tant qu'*imagos*, c'est-à-dire en tant que représentations *internes*. Et d'autre part, un abord *intersubjectif* dans lequel les parents des adolescents seront considérés comme des objets *externes*, ce qui donnera lieu à une ouverture à la fois sur l'École anglaise avec ses théoriciens de la relation d'objet – Winnicott notamment – et sur les travaux d'André Green.

Alors *Pourquoi les pulsions de destructions ou de mort ?* Pour répondre à cette question, voire à cette énigme, André Green introduit le concept de « fonction désobjectalisante » qui opère en deux temps. D'abord, la **déqualification de l'objet** : l'objet perd ce qu'il a d'unique et d'irremplaçable. En d'autres termes, l'objet en vaut désormais un autre, il est devenu interchangeable. Seconde étape, l'**élimination de l'objet** : finalement, peu importe que l'objet subsiste ou qu'il disparaisse ; on pourrait dire qu'il a été « suffisamment désinvesti ».

Pour illustrer cela, prenons appui sur l'évolution clinique d'un adolescent de seize ans – on l'appellera Hippolyte – qui nous a été adressé à l'occasion d'un premier groupe multifamilial que j'ai implanté à la Salpêtrière il y a quelques années. Ce dispositif, particulièrement développé en Argentine, en Uruguay et en Italie, commence tout juste à se déployer en France. Il s'agit de réunir autour de deux cothérapeutes entre cinq et vingt patients, chacun accompagné de ses parents, voire d'autres membres de sa famille. La psychanalyse multifamiliale s'est amorcée dans les années soixante à Buenos Aires à l'initiative de Jorge García Badaracco. Elle a donné naissance à un dispositif de soins conçu à l'origine pour des patients schizophrènes en milieu intra-hospitalier. Depuis lors, ces groupes se sont transformés et diversifiés. Nous considérerons aujourd'hui un groupe multifamilial mis en place en ambulatoire à l'attention de jeunes patients de divers profils psychopathologiques, tous réfractaires à être pris en charge dans le cadre d'une psychothérapie, fût-elle individuelle ou groupale.

La psychanalyse multifamiliale – parfois indiqué en dernier recours, telle une thérapie de la dernière chance – permet à de jeunes patients d'amorcer plus facilement le remaniement des liens avec leurs objets parentaux. À l'instar du psychodrame analytique, ce dispositif repose sur une diffraction du transfert et rend possible une sorte de décharge cathartique qui aura lieu dans un cadre propice à l'élaboration des conflits. Comme au psychodrame, il ne s'agira pas tant de favoriser l'évacuation des conflits psychiques que leur élaboration. En revanche, cette élaboration aura lieu *in praesentia objecti/objectorum*. Aussi le dispositif multifamilial soutient-il le désinvestissement des objets parentaux, paradoxalement en la présence de ces derniers. Cette présence parentale permet aux conflits *externes* de se rejouer dans le *hic et nunc* des séances, ce

¹ Nicolas Rabain, MCF au Département d'Études Psychanalytiques de l'Institut Humanités, Sciences et Sociétés de l'Université Paris Diderot – Sorbonne Paris Cité. CRPMS – EA 3522 / nrabain@hotmail.com / 06 63 04 85 31.

qui contribue à relancer la conflictualité *interne* des participants. C'est ainsi que chaque membre du groupe est amené à prendre contact avec son propre monde interne, tout en prenant conscience de l'existence d'une activité fantasmatique chez les autres. Ce dispositif permet enfin d'observer les dynamiques interrelationnelles de manière extemporanée, ce qui lui confère une dimension évaluative des mutations contemporaines. Alors cliniquement, comment se manifeste la pulsion de mort à l'échelle individuelle et groupale, tant au niveau des familles que de la société ?

Pendant une assemblée multifamiliale – le groupe se connaît déjà depuis quelques mois –, Hippolyte allume soudain son briquet. Avec lenteur, contrôle et détermination, il appose la flamme contre sa main pendant quelques secondes, sans mot dire. Tous les participants sont sidérés, interdits, tout comme ma collègue et moi qui co-animons le groupe ; nos capacités associatives sont littéralement court-circuitées. Comment réagir sur le champ face à l'agressivité et l'auto-destructivité massive de cet adolescent qui consomme quotidiennement du cannabis, entre autres substances psychoactives ?

Hippolyte a été hospitalisé à deux reprises dans le service. Une première fois à l'âge de treize ans, en raison d'un état dépressif sévère, doublé d'une idéation suicidaire. La seconde hospitalisation a eu lieu six mois plus tard. Elle a fait suite à un épisode dépressif majeur, accompagné cette fois-ci d'éléments psychotiques manifestes tels qu'un sentiment de dépersonnalisation, accompagné d'une bizarrerie de contact avec des troubles du cours et du contenu de la pensée. S'ajoutent à ce tableau sa froideur affective ainsi qu'une absence de toute critique au sujet de son idéation suicidaire. L'adolescent se voit alors prescrire un neuroleptique associé à un antidépresseur.

Hippolyte arbore un sourire à la fois provocateur et discordant, alors que la flamme est toujours apposée contre sa main. Sa mère venait tout juste de réagir aux propos du père de Vanessa, une adolescente de son âge. Il soutenait l'idée que « *l'instinct de survie* » avait disparu de manière déconcertante chez les jeunes d'aujourd'hui : « *tout à fait !* », avait acquiescé la mère d'Hippolyte avant d'ajouter : « *moi, mon fils, il serait capable de mettre sa main dans une marmite d'eau bouillante sans la retirer !* ». Quelques secondes après, Hippolyte sort son briquet. La mère propose un scénario, le fils le met en scène, personne ne réagit et le temps semble comme suspendu...

Au bout de quelques secondes qui semblent interminables, Vanessa, qui est quant à elle sortie de son addiction au cannabis, explose : « *Eh ben moi, ça me choque : Hippolyte, tu préfères rester dans ta bulle, ou quoi ?! Mais t'imagines quoi ? Que tu vas t'en sortir comme ça ? Personne va venir te chercher si tu te bouges pas l'cul ! T'oublies un truc, on dirait : notre futur... c'est à nous de l'écrire... à nous et à personne d'autre !* ». Le briquet est maintenant éteint. Personne n'a osé interrompre Vanessa dans sa tirade. Son père écrase discrètement une larme pendant que son frère, également inclus dans le groupe, jubile. Vanessa est plébiscitée non seulement par sa famille, mais aussi par tous les autres participants, c'est-à-dire quatre adolescents et leurs parents. Elle restera pour quelque temps l'héroïne du groupe. La tirade de Vanessa a fait office d'interprétation avant que les cothérapeutes n'aient eu le temps de réagir. C'est là un grand classique de la psychanalyse multifamiliale : si les cothérapeutes peuvent supporter de retenir leur interprétation, un participant s'en chargera à leur place.

Si cette tirade a fédéré le groupe, si elle a contribué à relancer la dynamique et à consolider les enveloppes groupales, Hippolyte se met quant à lui à fuguer de plus en plus. Il va de ville en ville, de province en province, de squat en squat, pour chercher la compagnie des punks et des sans-papiers. De sa quête d'identité, il dit : « *avec eux au moins, c'est la belle vie !*

On partage le mafé le soir dans des foyers africains ; on est tous ensemble. Et le matin à cinq heures, faut s'casser vite fait parce qu'y a les flics... ». Une tendance collective s'oppose ici à une tendance individuelle : allers et retours entre un groupe de punks, un groupe de migrants et le foyer familial avec, entre temps, des moments d'errance solitaire. On pense ici à ce que Kant a nommé « *l'insociable sociabilité* »².

Des parcs publics autour de son domicile, Hippolyte passe aux lignes de train. Le schéma est presque toujours le même : il disparaît subrepticement ; ses parents préviennent la police ; l'adolescent finit par être retrouvé plus ou moins loin et peine alors à cacher sa satisfaction ; car, ça y est, on s'occupe de lui ; il coûte du temps et de l'argent. C'est là l'espoir même qu'implique la tendance anti sociale en tant qu'expression d'une demande adressée à un environnement qui a été défaillant. Un environnement auquel on s'adresse pour « réclamer des dommages et intérêts », dit Winnicott, à la suite d'une privation d'amour, notamment de la part des objets parentaux.

Pourtant, de manière assez inattendue et malgré ses fugues, Hippolyte s'arrange pour ne rater aucune séance du groupe multifamilial. Il arrive systématiquement en retard, ce qui permet aux autres participants de se demander comment il s'est échappé. Puis, Hippolyte apparaît, toujours avec le même sourire, décalé, un brin désarmant : « *ben alors, t'étais où, ce coup-ci ?* », demande le groupe au jeune punk à la crête rose, ou verte ou bleu selon les semaines.

Comment penser la répétition des fugues ? Que viennent-elles tenter de symboliser ? Hippolyte présente en effet une compulsion à répéter coûte que coûte des expériences traumatiques parfois extrêmes. Le traumatisme serait-il venu infiltrer, voire saturer l'appareil psychique de sorte que le processus de subjectivation se retrouve gelé et l'élaboration œdipienne, à l'état de stase ? Rappelons ici que les groupes multifamiliaux contribuent justement au dégel de la conflictualité interne des participants, souvent grâce à l'évocation d'éléments anamnétiques. En l'occurrence, l'anamnèse familiale fait état d'antécédents psychiatriques : schizophrénie d'un côté et troubles bipolaires de l'autre. En ce qui concerne Hippolyte, il est identifié par sa mère comme « enfant "différent" dès le départ ». Elle ne l'allaitera que deux semaines, contrairement à sa sœur aînée. À l'école, il sera décrit comme « désorganisé, parfois opposant et assez isolé » ; « dysharmonique », précisera le bilan psychologique. D'autres symptômes s'installent dès l'entrée dans l'adolescence : une attitude d'opposition passive, des angoisses de mort récurrentes, la crainte que son père ne meure ou encore des cauchemars qui ont pour thématiques la fin du monde ainsi que des requins qui le dévorent. En cinquième, Hippolyte s'éloigne de plus en plus de ses rares camarades, notamment après une rupture avec sa petite amie. De premières idées suicidaires apparaissent : « Un jour, j'vais me jeter par la fenêtre à minuit trente », rapporte froidement Hippolyte à l'occasion de sa première hospitalisation. « Minuit trente, oui ; c'est l'heure où mes parents s'endorment ; comme ça, ils me retrouveront seulement au petit matin quand ils se réveilleront ». Projet de mourir à l'heure présumée de sa conception, en lien à un fantasme de scène primitive particulièrement cru.

Une fois de retour à son domicile, l'adolescent maintient un lien amoureux avec un patient rencontré dans l'unité d'hospitalisation. Lorsque ce dernier rompt, Hippolyte commet une première tentative de suicide qui le conduit à être de nouveau hospitalisé. Il refuse alors les entretiens et se met à se scarifier. Après s'être mordu la main jusqu'au sang, il se plaint de l'impression qu'il y a quelqu'un d'autre en lui. Un syndrome d'influence doublé d'une xénopathie transparaît dès lors de manière nette. Cette seconde hospitalisation est suivie d'une

² Kant É. (1784). *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*. Paris, Bordas, 1988, 190 p.

prise en charge à temps partiel à l'hôpital de jour où il refuse tout. Le groupe multifamilial lui est alors proposé, ce à quoi il répond : « si mes parents viennent et qu'on se retrouve pas que tous les trois, je viens ; sinon, c'est mort ! » Lorsque nous rencontrons Hippolyte, il est sur la réserve : hypotonique et hypomimique, il s'exprime très peu et sur un ton monocorde d'une voix à peine audible. On observe un détachement affectif inquiétant lorsque sont abordées ses idées noires.

Personnalité schizo-typique ou entrée dans la schizophrénie par un mode de début insidieux ? Car avant la décompensation proprement dite, on a pu noter des signes de vulnérabilité telle une tendance à la rêverie et à l'isolement, un désinvestissement du monde extérieur pour un investissement du monde intérieur. Bref, une personnalité schizoïde. La méfiance, la pensée magique et les croyances irrationnelles s'installent ensuite. Toutefois, il arrive que certains adolescents passent par quelques symptômes propres à la personnalité schizo-typique, sans devenir schizophrènes pour autant.

Enfin, si le fonctionnement psychique d'Hippolyte a été qualifié de psychotique, l'adolescent manifeste des réactions transférentielles et suscite des réactions contre-transférentielles qui font davantage écho à la clinique des pathologies limites. Sa question la plus prégnante tourne autour de la notion d'étayage, notamment des figures parentales qui sont tour à tour vécues comme envahissantes puis insuffisamment concernées : « *Parfois mes parents me manquent et parfois j'ai envie de les éviter !* », précise-t-il.

Hippolyte a deux certitudes : « *la mort et l'aspect temporaire des choses. Alors, à quoi bon vivre si la destruction et la mort sont les seules certitudes ?* ». Ces propos ne vont pas sans rappeler le point de vue du jeune poète évoqué par Freud, perturbé à la pensée que « *tout ce que les hommes ont créé ou auraient pu créer de beau et de noble* »³ disparaîtrait un jour. Tel Rainer Maria Rilke, apparenté à une figure de l'adolescence, Hippolyte se réfère implicitement à une sorte d'« *exigence d'éternité* »⁴ qui prévaut sur le principe de réalité. Devant ces thèses à consonance nihilistes, les participants sont déconcertés au point de ne plus prendre la parole.

Avant-dernière séance. Hippolyte est absent pour la première fois. Ses parents n'ont aucune nouvelle de lui depuis plusieurs jours. Tous les membres du groupe sont inquiets d'apprendre que les fugues se sont multipliées. Vanessa prend la parole : « *j'ai vu Hippolyte quelques fois dans Paris. Franchement, il n'est pas le même dans la rue. Ici, il en rajoute des caisses. On dirait qu'il veut se faire passer pour un fou. Mais dehors, franchement, il est "normal"* ». Elle ajoute qu'Hippolyte va finir par s'en sortir : « *Il sait gérer ses limites. Et un jour, il va se lasser de ses conneries. C'est sûr ! Et du coup, ça sera quelqu'un de plus fort et de plus complet que s'il était toujours resté sage* ». Très émue, la mère d'Hippolyte remercie Vanessa et la prend dans ses bras.

Lors de la dernière séance, Hippolyte est de retour dans le groupe ce qui suscite un enthousiasme général : « *Mais t'étais où ce coup-ci ?* », demande une mère. Hippolyte est particulièrement sensible à l'inquiétude qu'il a suscitée chez les participants. Nous demandons au jeune patient ce qu'il peut dire de sa fugue : « *j'ai cherché à m'émanciper et je me retrouve maintenant enfermé dans le service depuis dix jours !* », répond-il dans un élan dépressif. « *Et ouais : retour à la case départ !* », commente son père. Depuis que les neuroleptiques ont remplacé le cannabis, la qualité du contact d'Hippolyte a radicalement changé. Sa crête de punk a disparu et ses cheveux sont maintenant blonds et courts.

³ Freud S. (1916). « Passagèreté », *OCF.P*, t. XIII, dir. J. Laplanche. Paris, PUF, 1^{ère} édition, 1988, p. 325.

⁴ *Id.*

Ainsi, réunir dans un même espace thérapeutique deux générations, précisément quand les adolescents sont censés mettre progressivement à distance leurs figures parentales, revient à promouvoir ce que Winnicott a baptisé « l'incontournable "choc des armes" »⁵ entre les adolescents et leurs parents. Condition nécessaire, mais non suffisante à la subjectivation dans la mesure où tout conflit, aussi douloureux soit-il, n'est pas toujours à l'origine de remaniements fructueux, ce qu'illustre la vignette clinique d'Hippolyte.

Chez ce patient, contrairement aux autres participants, les conflits réels sont contournés autant que la conflictualité interne reste gelée. Le jeune homme ne parvient pas à remanier son lien à ses imagos parentales. Il erre sur les sentiers des marginaux – punks et fugueurs – et des migrants, en attente de s'établir dans un lieu fixe. Autrement dit, il est en quête de représentations, au sens où l'entend René Roussillon, c'est-à-dire qu'il cherche à vivre à travers ses passages à l'acte tout ce qui n'a pas pu être symbolisé, notamment des angoisses archaïques.

D'un **point de vue intersubjectif** maintenant, que penser du comportement des parents d'Hippolyte ? Facilite-t-il l'émergence de sentiments hostiles ou la naissance d'une opposition intergénérationnelle ? Freud a signalé en 1929 que le laxisme autant que la sévérité excessive complexifiait la différenciation du moi d'avec les objets parentaux : « Le père "excessivement faible et indulgent" deviendra chez l'enfant un facteur occasionnant la formation d'un sur-moi excessivement sévère, parce qu'il ne reste à cet enfant, sous l'impression de l'amour qu'il reçoit, aucune autre issue pour son agression que de la tourner vers l'intérieur. »⁶

En outre, l'adolescent a besoin de la présence et de la permanence d'un autre qui ne soit pas seulement un modèle ou un moi auxiliaire, mais qui lui permette également la confrontation avec un rival. Freud quelques pages plus loin, toujours dans le *Malaise dans la culture* écrit ceci : « Le fait de dissimuler à l'adolescent quel rôle la sexualité jouera dans sa vie n'est pas l'unique reproche qu'on doive adresser à l' "éducation d'aujourd'hui" (1929, *sic* !). Elle pêche en outre en ceci qu'elle ne le prépare pas à l'agression dont il est destiné à devenir l'objet. En lâchant la jeunesse dans la vie avec une orientation psychologique aussi inexacte, l'éducation ne se comporte pas autrement que si l'on équipait des gens partant pour une expédition polaire avec des vêtements d'été et des cartes des lacs lombards. »⁷

Les défaillances parentales ont ainsi contribué à inhiber chez Hippolyte la confrontation intergénérationnelle et le réaménagement de la dynamique identificatoire qui en découle.

Ces considérations reviennent *in fine* à mettre en exergue la fonction structurante de la haine qui, en soutenant le processus de désidéalisations, participe indéniablement à une différenciation d'avec l'objet et par conséquent à la capacité à s'en séparer.

Face à ses parents, Vanessa a quant à elle cherché à assumer une agressivité inédite, qui lui a permis de se départir de ses identifications aliénantes. Ces remaniements des liens aux objets parentaux – désidéalisations et désinvestissement surtout – mettent à l'épreuve la stabilité des systèmes narcissiques sur les plans intra-subjectif et intersubjectif dans la mesure où la menace de la mise à distance des uns par rapport aux autres réactive chez les parents le deuil de leur enfant, tel qu'il se l'était jusqu'alors représenté. Du côté de l'adolescente s'opère en parallèle le deuil des parents idéalisés, ce qui favorise le phénomène de réappropriation subjective.

⁵ Winnicott D. W. (1971). « Concepts actuels du développement de l'adolescent – Leurs conséquences quant à l'éducation », *Jeu et réalité*. Paris, Gallimard, 1975 : p. 200.

⁶ Freud S. (1930). *Le malaise dans la culture*. OCF.P, t. XVIII, dir. J. Laplanche. Paris, PUF, 2ème édition, 2002 : p. 318 – Note de bas de page.

⁷ Freud S. (1930). *Le malaise dans la culture*. *Op. cit.*, p. 321 – Note de bas de page.

Après le groupe multifamilial, Hippolyte restera hospitalisé plusieurs mois et présentera une meilleure compliance aux soins. Quant à Vanessa, elle acceptera finalement de s'inscrire dans une psychothérapie individuelle. Pour elle, le groupe multifamilial aura servi d'amorce pour sortir de sa passivité et initier un mouvement de réappropriation subjective de son histoire.

On retiendra que ces groupes permettent de repérer les mouvements de haine chez les participants, puis de soutenir l'élaboration de l'ambivalence, tant chez les adolescents et leurs parents, que chez nous-mêmes, par l'analyse de nos ressentis contre-transférentiels.